

SOCIÉTÉ ACADEMIQUE DE SAINT-QUENTIN

Compte Rendu des Séances 1971

Président : M. André Pourrier ; *Vice-présidents* : MM. Jean Agombart et Th. Collart ; *Secrétaire général* : M. Th. Collart ; *Secrétaire adjointe* : M^{me} Labbe ; *Trésorier général* : M. Chenault ; *Trésorier adjoint* : M^e Paul Lemoine ; *Bibliothécaire et Secrétaire administratif* : M^e Jacques Ducastelle ; *Archiviste* : M. Jacques Briatte ; *Musée et Groupe Sauvetage et Archéologie* : M. André Pourrier.

Janvier :

L'ART ROMAN EN BOURGOGNE

En écho à un récent voyage, précis et distingué commentaire de diapositives sur le cycle roman en Bourgogne par M^e J. Ducastelle.

Février :

L'ABBAYE CISTERCIENNE DE CLAIRMONT-EN-MAYENNE

Communication de M. Claude Apcchain ayant participé depuis 9 ans aux fouilles et à la restauration de cette abbaye située près de Laval. Construite par les architectes de Clairvaux, elle montre l'art sévère, nu, dépouillé mais digne de la sereine beauté du patrimoine cistercien. L'église du XII^e siècle nous saisit par ses dimensions, sa simplicité, son harmonie : entrée en arc de plein cintre, son chevet plat où s'insèrent six fenêtres disposées en triangle, symbole de la Trinité. Le bâtiment des Frères, heureusement modifié au XVII^e siècle, marie à la perfection l'art roman au style Louis XIII ; celui des convers, venu jusqu'à nous est un rare document sur l'habitat mal connu de ces frères. Le bâtiment sud, sauf une portion du cloître du XVI^e due à Pierre Lescot qui fut abbé commendataire de Clairmont, dans sa plus grande partie est contemporain de Mansard.

Vendue en 1792 à un laboureur qui en exploita la ferme, elle connut l'abandon total après la première guerre mondiale, les déprédations de vandales et les injures du temps. Sa restauration, décidée par deux femmes au courage confiant, commencée en 1954 a déjà fait retrouver à quatre bâtiments leur grandeur passée : un seul demeure à l'état de ruine.

Mars :

COMMENT JEANNE D'ARC FUT PRISE A COMPIÈGNE.

GUILLAUME DE FLAVY, GOUVERNEUR DE COMPIÈGNE.

Communication de M. Jean Agombart. Le 13 mai 1430, Jeanne veut délivrer Choisy-sur-Aisne assiégé par Philippe le Bon. Le

capitaine de Soissons lui barre la route ; sa troupe se disloque. Avec une petite escorte, elle part de Crépy-en-Valois la nuit, entre à Compiègne, prend conseil de Guillaume de Flavy, décide d'attaquer Margny le 23 mai, en surprend les occupants, mais Jean de Luxembourg informé accourt de Venette avec 500 hommes, met sa petite troupe en déroute ; elle est prise avec son frère Pierre et son maître d'hôtel. Après un court séjour au château de Beaulieu-les-Fontaines, elle est emmenée au château de Beaurevoir, y passera 4 mois avant d'être conduite à Rouen.

Guillaume de Flavy, né en Picardie à la fin du XIV^e siècle, après de sérieuses études, il commence sa vie militaire à 20 ans ; se bat aux confins du Santerre et du Vermandois et devient un vrai chef de guerre que Philippe-le-Bon décide d'abattre en assiégeant en 1421 Saint-Riquier où se trouve Flavy qui, dépêché auprès du Dauphin, pour amener une armée de secours, laquelle s'affronte terriblement à Mons-en-Vimeu avec l'armée de Jean de Luxembourg. Flavy se retire en la maison paternelle près de Chaulnes. En mars 1422, il reprend sa chasse à l'ennemi, échoue devant Meaux, porte son activité guerrière le long des rives de la Meuse, accompagne Charles VII en juillet 1429 au sacre de Reims et reçoit la mission de défendre Compiègne. Il est assiégé dès mai 1430 par les Bourguignons ; il les oblige à partir. Il épouse en 1436 Blanche d'Overbreuc du Boulonnais, capte malhonnêtement un fastueux héritage ; pour l'approvisionnement de ses hommes il ruine les contrées bourguignonnes et s'enrichit. Destitué, emprisonné, rentré en 1437 à Compiègne, poursuivant de criminels desseins, il est assassiné le 9 mars 1448 par son barbier et le bâtard d'Orbendas.

Avril :

QUELQUES CAUSES PEU CONNUES DE LA RÉVOLUTION

SUGGÉRÉES PAR L'ÉTUDE DE LA FAMILLE VINCHON DE DOUCHY.

Communication de M. Jean Prache. De la généalogie de cette famille patiemment établie durant près de 60 ans, il résulte qu'une fille de Nicolas Vinchon, Seigneur de Douchy, Sébastienne (1621-1691) épousant Jean Théry, laboureur à Athies, a dans sa descendance de nombreux personnages importants de la Révolution de 1789, parmi lesquels : Félix de Pardieu (1758-1799), député de la Noblesse aux Etats-Généraux, Commandant de la Garde Nationale de Saint-Quentin ; Jean-Louis de Viefville (1744-1820), Député du Tiers-Etat, Baron d'Empire en 1813 ; Pierre-Eloy Fouquier d'Hérouel (1745-1820), Député du Tiers-Etat ; Jean-François BELIN (1748-1807), successivement Député à la Législative, à la Convention, au Conseil des Cinq-Cents ; Camille Desmoulins (1760-1794), Député à la Convention ; les deux sœurs de Saint-Just, Député à la Convention qui ont épousé les deux frères Decaisne ; Fouquier-Tinville (1746-1795) accusateur public. Tous ces personnages se connaissaient parfaitement et correspondaient entre eux ; cette correspondance a permis de retrouver quelques-unes des causes de la Révolution, parmi lesquelles les suivantes :

1° - *La grêle du 13 juillet 1788* qui dévasta tous les champs de blé de la Tourraine à la Hollande, sévissant à Tours vers 6 h 30, à Chartres à 7 h 30, à Douai à 11 h, s'éteignant en Belgique vers 14 heures 30. Notre région devait ravitailler Paris en blé, nos blatiers rafflèrent le peu de grain qu'ils purent trouver et le transportèrent vers le Hainaut et le Brabant, pensant le réimporter en France plus tard aux meilleurs prix. Le blé se fit de plus en plus rare sur les marchés ; son prix monta en flèche ; Necker s'en inquiétant consulta Fouquier d'Hérouel, de Viefville et Camille Desmoulins ; ce dernier se trouvant au Palais royal le dimanche 12 juillet dit aux Parisiens : « Vous avez faim. Il n'y a plus de pain, c'est la faute aux accapareurs, etc. » et la Bastille fut prise le surlendemain.

2° - *L'enrichissement subit de nos fermiers en 1791*. La majeure partie des terres cultivées étant la propriété des Chapitres et des Abbayes furent vendues en 1791 comme biens nationaux ; les cultivateurs, menacés d'excommunication, les achetèrent par personne interposée et les payèrent en assignats dépréciés ; ils étaient devenus favorables à la Révolution.

3° - *Les pitoyables journées des 2 et 4 mai 1789 à Versailles*. Ces jours-là, fut mis en lumière la détestable organisation de la réception des Députés à Versailles. Tenus d'acheter un uniforme coûteux, de se loger à prix d'or, 1200 députés furent avisés le lundi 27 avril, jour fixé pour l'ouverture des Etats, d'un retard de 8 jours ; le matin de ce jour, le Roi était à la chasse ; le 2 mai, il devait recevoir tous les députés : ceux du Tiers convoqués pour 16 h, groupés par régions, ce qui fut impossible car on avait perdu la liste des bailliages ; le défilé commença seulement vers 19 h devant un roi qui leur parla à peine, fatigué comme eux par l'attente prolongée. Le 4 mai, procession entre les églises Notre-Dame et Saint-Louis avec messe ; à Notre-Dame la nef était réservée à la Cour, le bas-côté droit à la noblesse et le bas-côté gauche aux 600 députés du Tiers. Le cortège rassemblé à 8 h, en raison de certaines exigences de la noblesse ne s'ébranla qu'à 12 h 30 ; arrivé à Saint-Louis, les députés du Tiers, en tête, s'engouffrèrent dans l'église ; aux sollicitations, ils refusèrent de sortir ; un discours dura 1 h 30 ; les députés à jeun, fatigués n'arrivèrent à Notre-Dame qu'à 16 h 30. On les renvoya ; excédés, ils prêteront bientôt le serment du Jeu de Paume.

Mai :

14 mai : 2.000 km en Land Rover au Sahara, passionnante communication anecdotique illustrée par films et photos de M^e J. Ducastelle.

28 mai : *La tragédie de Fontaine Notre-Dame du 27 août 1944*. Georges Leroux donne de ce drame une étude réfléchie, nourrie à des sources sérieusement contrôlées. C'est dimanche, les troupes allemandes refluent de Normandie, exigeant le logement, la livraison

de chevaux et véhicules à subsister aux leurs hors de service, requérant des compléments à leurs ravitaillement déficient. Elles se succèdent du matin au soir, précédées d'une avant-garde pour préparer leur cantonnement. Vers 14 h, à Fontaine, un officier et des sous-officiers sont ainsi occupés, tandis que les maquisards désignés pour s'emparer de deux sentinelles gardant un avion allemand tomber à 200 mètres deux jours avant, les voient fuir, les poursuivent et se dérobent à leur tour en voyant arriver les troupes en retraite.

Comme c'est la fête de Fieulaine trois jeunes désœuvrés sont venus chercher un pick-up pour égayer la soirée. Sur le chemin du retour ils sont dépassés par une camionnette venant de Saint-Quentin par Homblières ; elle stope, le capitaine Corrette, à côté du conducteur, s'informe auprès d'eux d'une éventuelle présence ennemie dans les parages ; ils rapportent ce qu'ils ont vu à Fontaine ; une discussion de trois quarts d'heure se tient, le capitaine affirmant ne pas avoir l'ordre de traverser Fontaine.

Arrive alors Pruvot, ouvrier de Montigny, revenant de son travail à bicyclette, il conseille aux trois jeunes gens de ne pas suivre la camionnette qui repart ; deux la suivent.

Un gros camion allemand est entré avec difficultés dans la cour de la ferme Malin ; un seul mitrailleur est au guet en face, dans le fossé, à gauche de la porte cochère ; de nombreux soldats vaquent aux occupations de l'installation, sans remarquer les deux jeunes hommes qui passent. Une camionnette débouche à vive allure, mais s'arrête au cri guttural d'un officier sortant de la ferme Malin ; sur la banquette avant Harlay, conducteur, le capitaine Corrette et Laguilliez ; dans la caisse Planchon, Alexandre et leurs vélos ; suivant derrière Dupont et Legrand sur leurs bicyclettes. Les Allemands se précipitent, fouillent, désarment ; les sept Français sont alignés contre le muret qui clôture l'abreuvoir Marolle ; 3 à 4 minutes s'écoulent, un side-car portant un fusilier-mitrailleur arrive, s'installe devant la ferme Marchandise. Braconnier et Tabary, arrivés au calvaire ont vu s'agiter de nombreuses lumières ; inquiets, ils rangent leur moto dans un chemin creux, font demi-tour et aperçoivent les phares d'une camionnette S.N.C.F. ; ils lèvent les bras en signe négatif, mais Bachy son conducteur, fonce à toute allure ; un peu plus tard, Braconnier, retour de Fontaine, interpelle Bachy qui ne s'arrête pas, ni pour prendre deux résistants qui l'attendent sur le bord de la route ; il est en retard et surchargé ; un camion Mariage réquisitionné au dernier moment a pu être stoppé à la sortie de Saint-Quentin.

La fourgonnette Bachy entre dans Fontaine, si rapidement que le mitrailleur posté à la ferme Malin, rate son tir, hélas le mitrailleur du side-car foudroie les trois occupants du devant ; la camionnette va s'immobiliser à peu près à l'emplacement du monument actuel ; des Allemands accourus font feu sur les résistants cependant qu'Alexandre et Balourdet ont réussi à fuir.

Le lendemain, pendant que les soldats déchaînés crient : terroristes ! terroristes ! les cultivateurs affirment leur innocence appuyée sur le fait qu'aucun des résistants tués ou fusillés n'appartient à leur commune. Un officier requiert le fonctionnaire-maire M. Courtois, le gifle violemment, l'oblige à faire enterrer dans le talus les 19 victimes identifiées par la Gestapo ; elles recevront ultérieurement la sépulture méritée.

Bien triste histoire, à la veille de la libération, preuve d'une grande bonne volonté, de beaucoup de ferveur et d'une grande malchance.

Juin :

11 juin : Communication de M. Mandran sur la vie politique de Saint-Quentin à la fin du XVI^e siècle, inspirée des archives anciennes de la ville, truffée de faits et de dates évoquant après la défaite de 1557, salvatrice du royaume, le difficile rétablissement de la cité meurtrie en cette fin de siècle par les guerres de religion et la conquête de la couronne par Henri IV.

1. - *Les Impôts* : Population fortement diminuée, maisons et fortifications à relever, commerce extérieur anéanti, malgré les franchises acquises antérieurement, des taxes importantes sont imposées en 1566, 1573, 1580 pour l'entretien de l'armée royale ; les plaintes de la municipalité au Roi n'apaisent pas l'ardeur des collecteurs d'impôts : 400 écus sont payés en 1591, 2889 en 1592 ainsi qu'un emprunt forcé de 400 écus. Une forte taxe sur les vins en caves est imposée en 1596 et 1597 aux 83 marchands de vin sur environ 2.000 hl en transit. Le 12 mars 1598, éclate une émeute alors qu'une taxe sur les toiles est réclamée aux mulquiniers. Les autorités chargées des recouvrements furent obstinées, mais patientes, assez heureuses à ménager les intérêts du royaume tout en cédant aux susceptibilités et réclamations de la municipalité.

2. - *Affaires civiles et politiques*. Aux Etats-Généraux de Blois en 1576, les communes de l'élection de Saint-Quentin ont demandé que les membres du clergé ne disposent que d'un seul bénéfice et soient tenus d'y résider ; que le Roi n'entretienne qu'une armée de seulement 50.000 hommes de pied sauf en cas d'urgence ; que les troupes en déplacement n'empruntent que les grandes routes et ne se répandent pas dans les campagnes pour les piller ; que les gentilshommes n'acquièrent pas des terres sur lesquelles ils ne paieront pas la taille ; que le taux de la taille et le nombre des fonctionnaires royaux soient ramenés à ceux du règne de François 1^{er}.

Les Officiers civils obligés à la garde et au guet s'y refusent ; le 24 mars 1582 le Gouverneur les y contraint. En 1583 le Lieutenant-Général autorise la ville à construire une blanchisserie à l'intérieur des fortifications. En 1585 Henri III oblige les protestants à quitter la ville sous les 15 jours. En 1588, malgré les instances des autres villes picardes, Saint-Quentin refuse de se liguier ; Jean de Monluc, Gouverneur de Cambrai, viendra plus tard l'assiéger, alors que le

15 août la Municipalité avait prêté serment à la ligue. Le 10 décembre 1590, Henri IV entre à Saint-Quentin ; le 17 décembre, il remet au Seigneur de Saint-Simon les biens de son fief possédés par les ligueurs. Le 20 mars 1593, il met fin aux guerres religieuses en se convertissant au catholicisme.

3. - *Les affaires militaires.* La restauration des fortifications coûte si cher à la ville qu'elle invite les habitants à y participer ; seul le Chapitre s'y refuse ; il y est contraint par le Lieutenant-Général. En 1573 plainte est adressée par la municipalité au Roi pour les déprédations commises par les soldats en raison du retard à payer leur solde ; un impôt sur les habitants, sauf les ecclésiastiques permet l'avance de solde. En 1578 des troupes étant logées chez l'habitant sans distinction, le Roi ordonne de faire sortir de suite celles qu'hébergent les abbayes d'Isle, de Saint-Prix et du Mont Saint-Martin. Les rapports de la garnison et des sergents de ville sont mauvais et générateurs de fréquents différends. En 1580, le Roi retire les troupes de la Ville et enjoint au Gouverneur de recruter sur place. Monluc s'étant emparé de Bohain et Beaurevoir est contraint de les rendre par traité avec la ville signé le 23 juillet 1588. Le 25 juillet 1589, Ribemont est repris ; en 1597, Saint-Quentin est menacé par les ligueurs qui bénéficient de l'accord du Chapitre ; mais les renforts envoyés par ordre du Roi à deux reprises détournent les assiégeants vers Le Câtelet ; la paix de Vervins (1598) libère le Vermandois.

25 juin.

Communication de M^{me} Mandran sur « L'ISLAM ET L'ESPAGNE ». Une étude profonde et vivante de la pénétration arabe longue et bénéfique pour notre civilisation.

Septembre :

IMPRESSIONS SUR UN RÉCENT VOYAGE EN HONGRIE

de M. Jean Agombart.

Intelligente et éblouissante relation d'une semaine de déplacements guidés à travers ce pays du centre européen de 100.000 km² et 10 millions d'habitants. Rien n'a échappé au touriste de l'aridité des terres, de leurs cultures, de la précarité des moyens et lieux agricoles, de la vétusté de la plupart des maisons, mais aussi de la beauté des paysages, de la modernisation urbaine et industrielle en voie de réussir. Impressions et observations colorées, langue charmante, non sans humour, qui rend vivante une Hongrie incon nue, au peuple accueillant ; d'une particulière courtoisie, que ses efforts et son dynamisme conduisent diligemment à la civilisation moderne.

Octobre :

L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE EN VERMANDOIS

DES ORIGINES A NOS JOURS.

Des écoles primaires ont existé à Saint-Quentin vers 520 (école

de la paneterie pour jeunes garçons), à Origny-Sainte-Benoîte vers 680 ; on n'en vit guère d'autres avant le XI^e siècle qui disparurent au cours de la guerre de Cent ans, de famines ou d'épidémies.

L'Eglise, soucieuse de préparer ses clercs a créé et dirigé les premières écoles, se souciant toujours à travers les siècles, par annonces et remontrances au prône de souligner aux parents l'obligation essentielle de procurer à leurs enfants une bonne éducation. Aussi, dès le XVI^e siècle, dans la plupart des paroisses chaque ménage s'oblige-t-il, à payer annuellement au maître clerc-séculier sept ou huit sols sans préjudice à son droit d'écolage de trois sols mensuels pour chaque enfant qui apprend à lire et de cinq sols pour ceux qui écrivent, les plus pauvres ne payant rien. Un contrat établi par la municipalité, parfois par un notaire, fixe pour six ans, le plus souvent, les conditions des engagements réciproques pris. A Origny, le 30 septembre 1743, il est stipulé que le Sieur Carlier, 25 ans « ne fera qu'un écolage par jour du 1^{er} novembre au dernier jour de février, de 9 h à 15 h 30 et du 1^{er} mars à la fin de septembre deux écolages, de 8 h à 11 h et de 13 h à 17 h, à laquelle heure il conduira tous les écoliers pour chanter le salut. Et pour paiement et rétribution, sera payé audit Carlier par chacun mois, savoir : pour un enfant qui commence dans les premières heures 4 sols ; pour ceux qui commencent dans les livres à écrire et lire dans les lettres, 6 sols ; finalement ceux qui apprendront l'arithmétique et le plain-chant, 8 sols. »

« En ce qui touche les pauvres enfants écoliers qui sont réputés l'être suivant l'état et mémoire de M. le Curé, les pères et mères ou autres parents desdits enfants seront tenus de les envoyer à l'école pour être instruits par le Sieur Carlier qui devra leur donner toutes les éducations nécessaires, et pour ce, touchera sur le bien des pauvres, des mains du Receveur, la somme de 180 livres pour chacun an. Et au surplus, les habitants pour lui donner des marques de la singulière affection et considération qu'ils ont pour le Sieur Carlier, et lui procurer la facilité de vivre et s'entretenir plus commodément lui ont abandonné pour chacun an, pendant 6 mois, la jouissance de 4 jalois (21 a 45 valant 30 L à l'époque) de pré dépendant de la communauté dont jouissait le Sieur Caquelet, ci-devant clerc et maître d'école ».

En 1771, Nicolas Lefèvre, 21 ans, occupe le poste. Le 29 décembre 1771, le Conseil municipal exempte les habitants de la contribution de 8 sous par ménage et 5 sous des veuves la remplaçant par la jouissance gratuite de 3 jalois de près communaux à 30 fr. A la Révolution, il continue ses fonctions ; le 21 janvier 1794, il est requis par les Administrateurs du District de Saint-Quentin pour l'arpentage des biens des émigrés ; il donne sa démission après 23 ans de service dans la commune.

Joachim Nicolas, 69 ans, le remplace, en attendant la loi qui s'élabore à la Convention ; il démissionne fin 1795, las d'attendre, sans traitement, le décret de la Convention.

Usant de documents d'époque ou de sources contrôlées M. Collart traite ainsi de l'enseignement individuel, de l'enseignement collectif institué au XVII^e siècle par les Frères des écoles chrétiennes, de l'enseignement obligatoire, laïque et gratuit né en 1881, de l'enseignement mutuel, de l'enseignement par correspondance télévisé, audio-visuel, marquant les particularités scolaires en Vermandois et leurs caractères originaux, évoquant deux personnalités populaires du début du siècle Eugène Cuissart, auteur d'une méthode de lecture en deux livrets qui eut plus de cent éditions ; Fiacre Lechantre qui conçut de façon simple et attrayante un cours de Morale et Instruction civique très répandu dans les écoles.

Novembre : Communication de M. le Docteur D'Haussey :

HISTOIRES ET CONTES IMPRÉVUS.

Cet écrivain dilettante en ses rares loisirs, a produit des souvenirs et des contes pleins d'humour et de poésie, mais aussi riches d'évocations précieuses pour l'histoire locale. Sa lecture nuancée de deux contes écrits en 1962 nous a tenus sous le plus grand charme.

Décembre : Communication de M. François Crépin :

ORGUES ET ORGANISTES DE LA BASILIQUE.

La Collégiale de Saint-Quentin posséda au XIII^e siècle un orgue à un seul clavier de 9 à 12 touches adossé au pignon du petit transept-sud ; en 1546 on en construisit un autre sous la tour Saint-Michel, restauré en 1620 et anéanti le 14 octobre 1669 par incendie : dès 1694 on en prépara un autre dû au facteur Clicquot avec trente-deux jeux, quatre claviers et un pédalier, cinq gros soufflets, terminé en 1703, avec un magnifique buffet, détruit dans son mécanisme par les Allemands lors de la première guerre mondiale et reconstitué en 50 ans de la meilleure façon. Son splendide buffet de 20 mètres de haut et 13,50 mètres de large contient 6.430 tuyaux ; chaque son élémentaire exigeant soixante et un tuyaux de même timbre. La masse sonore est divisée en cinq parties reliées à un clavier particulier, constituant ainsi quatre claviers manuels de soixante et une notes, un pédalier de trente-deux marches, soixante-quatorze registres d'appel de jeux et vingt et un champignons-poussoirs métalliques de combinaison. La puissante soufflerie est assurée par une turbine centrifuge d'un débit de trente litres d'air à la seconde.

Les organistes dont on a gardé souvenir sont Pierre Du Mage (1674-1751) et en fin XIX^e siècle et début XX^e : MM. Verneuil et Beyer, élèves du Conservatoire de Paris comme l'actuelle titulaire M^{lle} Francine Carrez.